

ENTRETIEN AVEC UN MILITANT ESPAGNOL

Un révolutionnaire espagnol de passage en France a bien voulu nous accorder un interview sur la situation en Espagne. Chacun comprendra les raisons pour lesquelles nous taisons le nom de ce camarade et l'organisation dont il fait partie. Nos lecteurs nous excuseront, pour les mêmes raisons, de ne pas donner une relation trop détaillée dans le temps et dans l'espace des événements.

QUESTION. — Comment s'expliquent les dernières grandes grèves et quel fut leur caractère ?

REPONSE. — Il faut se replacer dans le contexte politique et économique dans lequel se sont déroulées les grèves pour en apprécier la portée et la signification.

Ce n'est pas la première fois, dans l'Espagne franquiste, que les travailleurs se mettent en grève. Déjà, en 1951, pendant plusieurs semaines, les services publics avaient été paralysés à Barcelone. Mais le mouvement ne s'était pas étendu à l'Espagne toute entière. La grève est partie des mines de la région d'Oviedo. Les mineurs demandaient des augmentations de salaires bloqués depuis 1959. Le mécontentement s'était accumulé en partie en raison du fait que les ouvriers espagnols ont désormais une idée plus juste du niveau de vie dans les pays voisins, en particulier en France. Ils reçoivent les informations directement des membres de leur famille qui effectuent des voyages de l'autre côté des Pyrénées.

Ce qui est nouveau, ce n'est pas seulement l'ampleur véritablement nationale de la grève, mais aussi les manifestations de solidarité.

Dans le passé le plus récent, lorsque des travailleurs arrêtaient le travail, la population, paysans, commerçants, ne leur venait pas en aide, de peur des tracasseries, des représailles et de la répression du pouvoir franquiste. Cette fois-ci, les enfants des grévistes étaient pris en charge, nourris et logés dans des familles paysannes. Les commerçants ont fait couramment crédit.

QUESTION. — Les travailleurs ont finalement repris le travail. Quel fut leur moral, quel est-il maintenant ?

REPONSE. — Le moral est excellent. Les travailleurs se considèrent comme victorieux. Il y a à cela plusieurs raisons tout à fait justifiées. D'abord les revendications qu'ils présentaient ont été satisfaites en grande partie. Ensuite ils ont bien conscience qu'ils ont fait une démonstration de leur force. Le pouvoir a montré sa faiblesse. On a dit, et cette expression résume assez bien la situation, que depuis les grèves du printemps en Espagne « la peur avait changé de camp ».

QUESTION. — Il semble que le gouvernement ait craint que la répression mette le feu aux poudres et cette crainte lui a dicté une certaine prudence.

REPONSE. — C'est tout à fait exact. Au moment de l'apogée du mouvement, des travailleurs, des étudiants qui leur manifestaient leur sympathie et plus que leur sympathie, ont été arrêtés. Mais très peu n'ont pas été relâchés. Ce n'est qu'après la reprise du travail que la répression s'est accentuée. En ce moment, on inquiète, on arrête, on assigne à résidence, on exile. Mais, contrairement au passé, on le fait pour ainsi dire, dans les formes. Le sanguinaire régime franquiste n'a pas changé de nature, ce n'est que la crainte d'une explosion qui leur inspire cette sagesse.

L'attitude à adopter doit être l'objet de nombreux sujets de discussion et de controverses dans les sphères gouvernementales. Franco est resté certainement le partisan convaincu de la manière forte. Il y a quelques semaines, il a réuni les fidèles de la première heure pour leur expliquer qu'ils pouvaient être tranquilles ; qu'il ne partirait pas ; qu'il n'y aurait rien de changé ; qu'il allait reserrer les rouages de la machine. Sous ce langage décidé qui cache mal la forfanterie, percent les inquiétudes des hauts dignitaires du régime.

QUESTION. — Venons-en, si tu le veux, à des questions qui intéressent plus directement, qui passionnent même nos lecteurs. Les organisations traditionnelles clandestines telles que le P.C. espagnol, le Parti ouvrier socialiste, l'U.G.T., la C.N.T. ont joué un rôle décisif ou même seulement important dans la préparation ou la conduite de la grève ?

REPONSE. — Non, ou un rôle tout à fait négligeable, avec quelques réserves cependant pour la C.N.T. Le Parti Communiste Espagnol, par la voix de Radio-Prague, s'est beaucoup vanté. En réalité, tant du point de vue de la préparation que du déroulement de la grève, le mouvement est passé à côté des grandes organisations traditionnelles.

QUESTION. — Ce fut un mouvement sans direction ?

REPONSE. — Oui et non. On ne peut pas absolument le dire. En tous cas, il n'y eut pas de direction à l'échelle nationale, malgré l'ampleur du mouvement. Mais à l'échelle locale, sur le tas, comme vous dites en français, il y avait, bien entendu, des comités de grève.

QUESTION. — Ces dirigeants locaux, quels étaient-ils ?

REPONSE. — D'abord des jeunes d'une trentaine d'années, trop jeunes pour avoir des souvenirs précis de la guerre civile. C'est véritablement la nouvelle génération qui prend les choses en main.

QUESTION. — Ces jeunes n'avaient aucune appartenance politique, ne sympathisaient-ils pas à quelque mouvement ?

REPONSE. — C'est très difficile de répondre. Certains, à coup sûr, sont organisés, d'autres subissent peut-être l'influence des souvenirs de leurs parents. Je pense néanmoins, qu'en gros, ces dirigeants locaux étaient des sans-parti et n'avaient aucune orientation politique déterminée. Dans ces directions locales, il y avait même, évidemment, de petits dirigeants des syndicats officiels subissant la pression de leurs camarades de travail.

Sur cette question, je voudrais terminer en disant, et tu apprécieras l'importance de l'événement, qu'on parle beaucoup de Castro en Espagne. C'est une garantie pour le développement ultérieur du mouvement.

QUESTION. — Est-ce que la pression dont tu parles a introduit des différenciations, voire même des oppositions dans les syndicats officiels à divers échelons ?

REPONSE. — Oui, de sérieuses différenciations même. Depuis que les ouvriers se sont, concrètement, rendus compte que les syndicats officiels ne leur étaient que d'un maigre recours pour aboutir, la revendication de l'élection des dirigeants syndicaux à tous les échelons est devenue populaire. Cette revendication provoquera, à coup sûr, d'importants remous.

Cette revendication est l'indice manifeste de la méfiance des travailleurs envers le pouvoir. Le mot méfiance d'ailleurs est, autant que je puis m'en rendre compte, tout à fait insuffisant. Il y a déjà, comme vous dites, une détérioration profonde du rapport entre les masses et le pouvoir. C'est le début du réveil de la conscience politique.

QUESTION. — De quelles autres manières se manifeste cette détérioration ?

REPONSE. — Les travailleurs qui n'ont jamais fait bien grande confiance à la presse du régime, aspirent ouvertement maintenant à une presse libre. Ils protestent contre le

fait qu'ils ne sont pas informés, qu'ils n'accèdent à de véritables informations, concernant l'Espagne, qu'en écoutant les radios étrangères. Les intellectuels, de leur côté, particulièrement, bien entendu, les jeunes intellectuels, souffrent de leur isolement culturel. En Espagne, et même dans les villes universitaires, on ne peut pas trouver facilement les classiques de la littérature espagnole.

Quant à la littérature étrangère, classique ou contemporaine, n'en parlons pas. Le cinéma est affligé de conformisme abêtissant. Les mauvais westerns, les navets américains, Tino Rossi et Luis Mariano ont la vedette et lorsque, par hasard, on introduit un film de valeur comme le film italien « Rocco et ses frères », c'est pour modifier complètement les dialogues dans un sens tout à fait opposé à l'esprit et à la lettre des paroles originales, en un brochet religieux et familial.

La censure, la presse dirigée, l'indigence culturelle, les ouvriers et les intellectuels les supportent de plus en plus difficilement.

QUESTION. — Est-ce que les travailleurs ont-ils, dès maintenant, d'autres aspirations que l'augmentation des salaires, la liberté de la presse, la liberté de pensée ? Ne manifestent-ils pas déjà des aspirations socialistes ?

REPONSE. — C'est possible, mais c'est probablement encore assez peu répandu. Pour plusieurs raisons.

D'abord parce qu'aucune grande organisation traditionnelle (P.S., P.C., etc.) ne défend un programme de transition.

Ensuite parce que nous ne sommes encore qu'au début du réveil du prolétariat espagnol, début de toute évidence cependant déjà bien prometteur.

La bourgeoisie, ou plutôt l'aile de la bourgeoisie qui recherche la libéralisation du régime ou le retour à la démocratie bourgeoise, va essayer d'utiliser les forces prolétariennes dans son propre jeu dans la lutte contre l'absolutisme franquiste. La politique des grands partis ouvriers facilitera ces manœuvres, mais la reprise inévitable de la lutte sur un niveau plus haut qu'au printemps dernier ira dans un sens tout à fait opposé.

QUESTION. — Nous avons écrit dans le dernier numéro de « L'Internationale » que le prolétariat espagnol était à la recherche d'une direction. Quelles voies prendra-t-il pour aboutir à ce résultat ? Quel rôle peut jouer le P.C. espagnol ?

REPONSE. — Le Parti communiste espagnol est faible. Malgré tout, il a recruté dans la dernière période, proportionnellement plus que les autres organisations clandestines.

QUESTION. — On a dit surtout et presque exclusivement dans la petite bourgeoisie et les milieux intellectuels. Est-ce vrai ?

REPONSE. — Non. Le P.C. espagnol a recruté dans ces milieux, mais aussi dans les milieux ouvriers. Il est incontestable qu'il est appelé à jouer un rôle. Mais le fait que les deux grands partis ouvriers traditionnels en Europe occidentale, le P.C. et le P.S. ont toujours été beaucoup plus faibles en Espagne, le fait aussi que les travailleurs espagnols n'aient pas de traditions organisationnelles comme les travailleurs français ou italiens ou allemands, ou anglais, permettra aux organisations nouvelles, dès le début, de jouer un rôle plus important. La rénovation du communisme se pose en Espagne dans des termes différents qu'en France. C'est pourquoi il faut accorder de l'importance à des organisations comme le Front de Libération Populaire (2), même si sa composition représente une hétérocliticité certaine.

(1) En Espagne, les dirigeants syndicaux sont nommés par le gouvernement.

(2) Le F.L.P. dont nous avons parlé dans le dernier numéro de « L'Internationale », est un Front de lutte dans lequel se retrouvent des catholiques et des marxistes.